I. I. U.
II
1304
L

N. IORGA

UNE RÉVÉLATION:
LE MARÉCHAL VON MACKENSEN PARLE...

Extrait de la „Revue Historique du Sud-Est Européen", 1938, n-os. 10-12.

BUCAREST
1938

www.dacoromanica.ro

N. IORGA

UNE RÉVÉLATION:
LE MARÉCHAL VON MACKENSEN PARLE...

Extrait de la „Revue Historique du Sud-Est Européen", 1938, n-os. 10-12.

BIBLIOTECA [illegible] UNIVERSITARĂ
BIBLIOTE [illegible] IORGA
Cota
Inventar 6170

BIBLIOTECA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÂNE

BUCAREST
1938

www.dacoromanica.ro

BIBLIOTECA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÂNE

Une révélation: le maréchal von Mackensen parle...

Le maréchal Mackensen a permis à M. Wolfgang Foerster, „président de l'Institut de recherches sur l'histoire de la guerre", d'employer ses notes, son mémoire et ses lettres pour un ouvrage destiné à faire connaître la vraie psychologie de ce grand guerrier [1].

On y trouvera une brève histoire de sa famille. Puis une correspondance de cette famille datant de la guerre de 1870-71 : le futur maréchal y a vu „l'agonie des Napoléonides". Au lieu de suivre ses études à l'Université de Halle, le lieutenant de hussards demande à être incorporé à l'armée active. Le reste intéresse la seule biographie.

Un chapitre des souvenirs de guerre commence par une description de la campagne de Pologne. L'intérêt est purement technique. Le récit sera continué, entre les mêmes limites, dans le chapitre suivant. Le troisième s'appelle „marche triomphale à travers la Galicie et la Pologne, pendant le printemps et l'été de l'année 1915". Mention de sa rencontre, avec von Moltke le neveu, avec l'archiduc Frédéric, „auquel sa naissance plus que ses capacités militaires avaient donné une haute situation"; il lui reconnaît cependant d'être „ein geistvoller Mann" [2] ce qui n'était pas sans doute une garantie de victoire, et avec l'autre commandant autrichien, Conrad de Hötzendorf, sur lequel il n'y a aucune qualification.

L'ouvrage touche à nos préoccupations spéciales à partir de la campagne contre la Serbie, pendant la même année. Le maréchal commande cette fois un conglomérat d'Allemands, d'Austro-Hongrois et de Bulgares. Avec ces troupes il doit ouvrir la voie vers Constantinople. Cette fois, rencontrant Hötzendorf, il lui accorde l'épithète de „wertvoller Mensch", ce qui ne dit pas beaucoup [3]. Il est accueilli avec tout ce que peut donner la frénésie des espoirs hongrois à Temeschwar-Timişoara: il se plaint qu'on lui jette des fleurs à la tête, forme d'enthou-

[1] *Mackensen, Briefe und Aufzeichnungen*, Leipzig 1938.
[2] P. 137.
[3] P. 211.

www.dacoromanica.ro

siasme à laquelle il n'était pas encore habitué. Pour les relations avec le roi de Bulgarie il a le duc de Mecklenbourg. Les Bulgares exigent que leur contingent de Macédoine soit indépendant. Le général Boïadchiev, considéré comme un chef fameux, tarde à se présenter.

Avant de commencer son action, Mackensen est reçu, en libérateur de la Galicie, par François-Joseph. L'empereur-roi est „plus petit, laisse un peu tomber l'épaule droite et penche la tête sur la poitrine", mais se présente néanmoins „frisch" et a une conversation pleine de vivacité [1]. Le plan des opérations est dû à Falkenhayn et à son auxiliaire, Hötsch. Dès le début, les Austro-Hongrois se dérobent: ils s'amusent à bombarder la pacifique Belgrade. La flottille danubienne brûle de se distinguer [2].

De son côté, Mackensen n'a pas de doutes. Grâce aux Bulgares, on en finira bien avec „la nation guerrière" des Serbes et, si les Roumains et les Grecs ne seront pas sages, „so werden wir suchen auch mit ihnen fertig zu werden" [3].

Le passage du Danube est „intéressant et passionnant": les Serbes ne résistent pas. Du côté des Austro-Hongrois on se laisse presque battre, comme d'habitude, mais il y a des Allemands qui rétablissent la situation [4].

Aussitôt Mackensen peut annoncer le grand événement de la prise de Belgrade, dans un style pareil à celui des bulletins de Joachim Murat, lui aussi un grand général de cavalerie. Il lui semble que le succès dû aux excellents canons allemands est „un des plus remarquables de cette guerre"; ses soldats se sont comportés en „héros", bien qu'il n'y eût pas de grande bataille [5].

Il fallut combattre à Sémendrie et à Pojarevać. Jusque là les Bulgares ne marchent pas encore: le commandant en chef risque une légère critique à leur égard. En tout cas, il y a des „surprises". Après avoir discipliné les Austro-Hongrois, il faut se mettre au travail avec les soldats du brave Tzar Ferdinand. Le maréchal agira dans ce but, non pas en diplomate, mais en soldat. Enfin, les précieux alliés paraissent; on leur pardonne le retard.

[1] P. 212.
[2] P. 218.
[3] P. 221.
[4] P. 223.
[5] P. 224.

www.dacoromanica.ro

De fait, les Bulgares voulaient avoir une action indépendante. Mackensen fait l'éloge des résultats, si faciles sur une frontière dégarnie. Ce sont des vrais rivaux du soldat allemand. De son côté il a mâté par la victoire de Belgrade Roumains et Grecs. Il doit reconnaître cependant que les Serbes ne cèdent pas [1]. Leur retraite même est habile.

Les Bulgares cependant ne le satisfaisent pas. Leurs „exploits opératifs" ne sont pas au niveau de ceux de la tactique. Mais dans la conquête de la Macédoine, où ils ne rencontrent pas d'ennemis, ils sont excellents ; du reste, „ils se battent bien" [2]. Mais on doit constater le „langsames Vorschreiten" de ces alliés. Quant aux gens de François-Joseph, il faut recourir au corps alpin allemand pour les opérations en Bosnie. On a déjà à Négotine le contact avec les Bulgares, mais ceux-ci ne peuvent pas rompre le front serbe sur la ligne Zaïtchar-Pirote [3]; ils y réussirent enfin pendant les derniers jours d'octobre. Ils avancent donc vers Nich. Mais Mackensen craint que les Franco-Anglais ne les rejettent en Macédoine [4]; une de ses lettres s'arrête sur le côté pittoresque d'une action qui, malgré tout, s'éparpille visiblement et traîne. Les Bulgares suivent, naturellement, leurs propres buts ; des Austro-Hongrois on fait ce qu'on peut. Heureusement, dès le début, les Serbes avaient décidé une retraite que Mackensen n'attendait pas [5].

Les Bulgares pourront-ils les arrêter en chemin ? Leurs succès sont „maigres". Mais ils sont maîtres de Nich et la retraite serbe par une autre route pourra être catastrophale.

Maintenant Mackensen espère pouvoir s'en prendre à l'armée de Salonique. Mais, aussi à cause des Bulgares, la poursuite est lente [6]. Le général Jékov déclare que maintenant la Macédoine doit passer en première ligne. Sans cesse des renforcements sont demandés de ce côté. On apprend que les alliés ne peuvent pas avancer vers Kossovo, y étant été battus. Effrayés par la menace russe, ils demandent que Varna soit

[1] P. 227.
[2] P. 228.
[3] P. 230.
[4] P. 231.
[5] P. 232.
[6] Pp. 235-236.

www.dacoromanica.ro

défendue par l'artillerie allemande[1]. A la rencontre de Paratchine, Jékov obtint que, après que les restes de l'armée serbe auront passé la frontière, une division allemande s'ajoute à quatre des Bulgares pour rejeter les troupes de l'Entente entrées en Macédoine[2]. „Cela une fois gagné, à l'Allemagne incomberait la tâche d'éclaircir par des négociations avec la Grèce la situation politique“ : c'est le général Foerster qui le dit. Est ajouté le témoignage de Jékov sur la personnalité du maréchal, qu'il admire, mais la „génialité“ n'est attribuée qu'à von Seeckt[3].

En ce moment, Mackensen croyait que le roi Pierre s'est „enfui“ vers Scutari et que l'armée attend son sort à Kossovo[4]! Quant à la population, il écrit: „J'ai pitié de la population, surtout des femmes“... Et il y a des personnes qui parlent du coeur dur de certains guerriers... Mais la sévérité reste entière pour les „principaux malfaiteurs, les demi-cultivés pirates de la presse et les chauvinistes du gouvernement“... Le commandant en chef continue à croire que le roi serbe est resté presque seul et que les Bulgares pourraient s'en saisir. Comme jugement général des alliés, les Bulgares „jouissent d'une certaine réputation auprès de nos soldats *(sie gelten etwas bei unseren Soldaten)*; quant aux Austro-Hongrois, cela dépend des différents éléments *(von ungleichem Wert)*, les Tchèques, sauf les Sudètes, n'étant guère sûrs[5].

L'armée serbe aurait été réduite, d'après une lettre de Mackensen, de 250.000 hommes à peine à 40.000[6]. Mais Foerster doit bien rectifier que 140.000 Serbes passèrent la frontière, tout en cherchant à diminuer la valeur de cette constatation en l'attribuant aux seuls „rapports officiels français“ et en fixant la proportion des recrues non exercées (!) à 40.000[7].

Mackensen croyait pouvoir avancer jusqu'à Monastir[8]. Le télégramme de Guillaume II surpasse le ton de ces bulletins:

---

[1] Pp. 236-237.
[2] P. 439.
[3] P. 240.
[4] P. 241.
[5] P. 242.
[6] P. 406.
[7] P. 406.
[8] *Ibid.*

www.dacoromanica.ro

Belgrade aurait été prise d'assaut *(mit stürmender Hand)* ! Revenant visiter François-Joseph, le vainqueur „gagne une encore plus haute idée de la vigueur *(Rüstigkeit)* corporelle et spirituelle" du Souverain austro-hongrois.

Le chapitre V commence cependant par un point d'interrogation quant à „l'attaque sur Salonique". On voit les Bulgares renoncer au régiment allemand qui devait les défendre à Varna et à Bourgas [1]. Hoetzendorf pensait à châtier le Monténégro et il annonçait à Mackensen que le mandat qu'on lui avait confié pour les troupes austro-hongroises est „expiré"... Les protestations contre cet „acte de surprise" ne serviront à rien.

Et cependant on lui ordonne de poursuivre l'offensive contre les intrus. Foerster croit pouvoir affirmer que les Bulgares chassèrent de Macédoine les Franco-Anglais et qu'il fallut une pression du quartier-général allemand pour les empêcher de prendre Salonique [2]...

Mackensen en est profondément attristé. Il aurait désiré jeter ce nouvel ennemi à la mer [3]. En décembre il le croit „en pleine fuite", de sorte qu'on aurait pu le poursuivre jusqu'à Salonique. Il se préparait à l'en déloger.

Or les Bulgares „montrent le désir" de lui défendre toute influence sur les troupes du général Todorov. Ils veulent avoir eux seuls le commandement en Macédoine, pour empêcher une intervention grecque. *Ils se considèrent seuls maîtres du territoire qu'ils n'avaient pas seuls conquis.* Tout en faisant l'éloge des soldats bulgares et en leur reconnaissant le droit de s'appeler „les Prussiens des Balcans", Mackensen écrit: „On ne doit pas oublier combien est jeune cette armée et qu'elle ne doit pas être jugée au même titre, comme équipement, organisation et routine, qu'une ancienne armée européenne" [4]. Il ajoutera que les Austro-Hongrois étaient indignés de ce que les dits Bulgares avaient refusé un haut commandement de leur part, posant comme condition que les Allemands l'auraient. Hoetzendorf n'admet pas qu'ils se mêlent aux opérations au Monténégro et en Albanie du Nord. Détachant ses troupes du groupe Mac-

[1] P. 245.
[2] P. 246.
[3] Pp. 246-247.
[4] P. 247.

www.dacoromanica.ro

kensen, il entend envoyer Kövess dans ces régions. La collaboration contre Salonique est aussi refusée. Il en résulta, surtout à cause de la forme employée, un sentiment de défiance qui ne disparaîtra, de fait, jamais. Au lieu d'un seul front commandé par Guillaume II, il y eut donc celui des Austro-Hongrois à Teschen, celui des Bulgares à Kustendil.

Mackensen, bientôt revenu à Kragouïévaïz, puis à Nich, n'eut plus sous ses ordres que les communications par chemin-de-fer [1]. Il voit à Nich des „comitadchis" bulgares: „des figures que je ne désirerais pas rencontrer sur la grande route". A Sofia il se laisse gagner par les manières habiles du roi Ferdinand: il ne fut pas le seul. Plus tard, Mackensen le considérera comme „le plus doué des monarques, à côté de l'empereur Guillaume". Il avait l'intention de lui faire un compliment... „Très cultivé, d'une grande finesse, d'une grande largeur de vues"; en regard, cependant, de ce Souverain, la „primitivité" de ses sujets.

L'année 1915 finit sans la marche sur Salonique et même sans sa préparation par la nouvelle ligne de chemin de fer que le maréchal avait compté faire construire. Cependant Falkenhayn paraissait décidé à commencer cette opération, en rapport avec ses projets sur Verdun, qu'il ne communiqua pas à Mackensen, à la fin de janvier [2]. Il se trompait sur le zèle des Bulgares. Mais la date fut renvoyée: en février, en mars. Et Mackensen observait que des actions rapides ne peuvent pas être entreprises dans ce monde, bien différent de celui de l'Occident. Seeckt, de son côté, voyait bien que les Bulgares sont tout prêts pour d'autres entreprises si on les y aide essentiellement: „avec nos armes à nous", „avec notre sang" [3]. Le retard fut approuvé au cours de la rencontre entre l'empereur allemand et le roi bulgare [4].

A cette occasion Ferdinand de Cobourg, tenant le bâton de maréchal prussien donné par son allié, honora Mackensen d'une double embrassade. En échange Guillaume II devint colonel bulgare. Mais les préparatifs bulgares pour l'offensive traînaient en longueur. Le grand projet contre Verdun amenait Falkenhayn à laisser

[1] P. 209.
[2] P. 251.
[3] *Ibid.*
[4] P. 254.

www.dacoromanica.ro

presque tomber cette autre action [1]. Mackensen, n'en ayant pas été informé, continuait à se préparer pour le but suprême. Il se rendait compte que les Bulgares n'accepteraient pas volontiers un concours militaire des Turcs. Mais Falkenhayn s'assurait de la neutralité grecque [2]. Fórster parle du ton „élégiaque" adopté par le maréchal empêché d'agir [3]. Maintenant on le lui permettait pour le mois de mai... On pensait à lui prendre des troupes pour Verdun! Il observera plus tard que les Bulgares ne sont utilisables que dans leurs Balcans [4].

Le maréchal dut donc se morfondre pendant des mois à Skoplié. Il trouva une distraction dans la mission de présenter au pauvre Sultan le même bâton de maréchal qui avait rendu si heureux le roi de Sofia. Sa voiture fut littéralemente couverte de violettes [5]. „Le Sultan", dit Mackensen avec discrétion, „parle peu." On pouvait s'y attendre. Enver Pacha remplit d'enthousiasme le visiteur: c'est „un plaisir" de lui parler; il est „grave, large de vues, décidé, ami des Allemands" [6]. A Sofia, Ferdinand le reçoit, en maréchal allemand, casque prussien en tête; il conduit à la gare Mackensen, devenu son „camarade".

Bientôt le maréchal aura à se plaindre du peu de compréhension de la part des Bulgares dans la guerre de tranchées [7]. L'artillerie est „trop technique" pour eux. Pour la voie ferrée il faut recourir aux Austro-Hongrois, aux Allemands. L'aviation est exclusivement allemande. Les officiers jusqu'aux généraux comprennent peu l'art de la guerre: un „corset" allemand entre les différentes formations est indispensable. Ils s'occupent de politique. Avec les Austro-Hongrois ils ont déjà eu un conflit à Elbassan. Sans les Allemands „on se prendrait par les cheveux".

En général, écrit Mackensen, „mes mains sont liées" [8]. Il construit donc des tunnels au nom de Guillaume II. Au mois de

---

[1] Pp. 256-7.
[2] P. 258
[3] P. 259.
[4] P. 261.
[5] P. 264.
[6] Pp. 264-5.
[7] P. 206.
[8] P. 268,

www.dacoromanica.ro

juin il peut discuter avec Jekov, si „aimable", le projet, toujours renvoyé, sur Salonique.

Bientôt il s'aperçut que l'action de Sarrail sur le front de Salonique n'est qu'une „démonstration". Et cependant c'est par cette collaboration que la Roumanie fut appelée pour alléger par son sacrifice l'immense pression sur Verdun. Quant à une grande offensive des Centraux, elle est rendue impossible par l'insuffisance des Bulgares[1]. Le 15 août on avait pu ouvrir les opérations, faisant prendre aux Bulgares Florina, et avançant vers Vodéna, sur la route de Sérès. Mais on rencontra une résistance invincible. „Avec des troupes allemandes j'aurais pu la poursuivre; avec des Bulgares à peine pourrais-je arriver à quelque chose"; le commandement est trop inférieur. On ne peut rien gagner sur ce front. La guerre sera prolongée, si la Roumanie intervient.

Elle l'avait déjà fait [2].

Enfin, celui qui, depuis huit mois, était paralysé dans ces Balcans qu'il méprise, se voyant empêché de „jeter" à la mer les soldats de l'Entente à Salonique, pour qu'on lui donne comme passe-temps cette occupation de construire des voies ferrées et d'apporter des bâtons de maréchal, avec la liberté d'admirer de temps en temps le roi-maréchal de Bulgarie, pour que, au bout, on lui refuse un rôle dans les dernières offensives qui se dessinent, peut se dégourdir. Il se sent de nouveau général de cavalerie à la Murat. Il ira donc tout droit à Bucarest. Établi sur le Danube, il n'a pas de chaussées à faire ou à refaire, comme en Macédoine. Il lui faut seulement que ses subordonnés bulgares montrent encore une fois leur talent national à la baïonnette en nettoyant les forteresses qui pourraient le gêner, Turtucaia, Silistrie, et que ses conationaux —, oh, s'il avait lui-même les bons Allemands sous ses ordres! — retiennent les Roumains qui opèrent en Transylvanie. Dans ces conditions, ce sera vite fait.

Mais de nouveau les empêchements surgissent. Au quartier-général Falkenhayn est remplacé par la dualité Hindenburg-Ludendorff. On lui change son chef d'état-major. Or, les chefs ne peuvent pas fournir au Nord les troupes d'appui: ordre est

[1] P. 278.
[2] P. 279.

www.dacoromanica.ro

donné, le 1-er septembre, de ne pas passer le Danube [1]. Mais des monitors austro-hongrois descendent le fleuve ; le maréchal qu' est le Sultan envoie des troupes asiatiques plus ou moins résistantes, car elles n'ont ni uniformes, ni armement, ni dressage, ni chevaux [2]. Mais, quant aux Bulgares, dont le chef, Tochev, est un excellent homme, mais timide, *kleinmütig*, ils ne peuvent pas se décider : ils voient devant eux cette armée russe qu'ils sont habitués à respecter.

Ils sont poussés néanmoins à déclarer la guerre. Il faut nécessairement qu'ils se jettent sur Turtucaia, forteresse incomplètement fortifiée, tête de pont sans pont, dépôt de réservistes mal armés et très mal commandés. Mackensen ne le sait pas et. lorsque l'outil d'assaut que lui sont les Bulgares, dont on peut sacrifier autant qu'on veut, prennent Turtucaia et en massacrent les défenseurs, la population, en majorité bulgare, y aidant, il croit qu'un grand fait d'armes a été accompli. En tout cas, il est sûr, — et sur ce point il aura raison —, que l'effet moral sera immense. On le voit faire complaisamment le compte des prisonniers et des dépouilles. Voilà enfin une vraie bataille comme il n'y en avait pas eu sur le front serbe ! „Un bon début [3]".

Mais, encore une fois, la grande action ne pourra pas se produire. Comme, en 1915, les Bulgares ne pensaient qu'à leur Macédoine, maintenant ils ne veulent s'occuper que de leur Dobroudcha. Ce qui devait être une simple démonstration devient une vraie, et assez longue, guerre, menaçant d'occuper le reste de l'année. D'autant plus que, encore une fois, l'ardent cavalier ne réussit pas à „jeter à la mer" l'ennemi [4]. Roumains et Russes résistent sur les lignes de retraite qu'ils se sont fixées. Pour que les Bulgares arrivent jusqu'aux bouches du Danube, il faudra donc la défaite des Roumains dans les Carpathes. Mais la résistance sera acharnée dans les défilés, avec des bons et des mauvais jours. Et, s'il y a un mérite à la briser, elle appartient à ce rival qui est Falkenhayn [5], auquel on a donné les troupes

[1] P. 261.
[2] P. 289.
[3] P. 286.
[4] P. 288.
[5] Il faut reconnaître dans les mémoires de cet autre chef une loyauté envers l'ennemi et une mesure dans les jugements qui manquent dans ceux de Mackensen.

BIBLIOTECA REPUBLICII POPULARE ROMÎNE
www.dacoromanica.ro

allemandes qui manquent sur le Danube ; *Ja, wenn ich nur deutsche Truppen hätte* [1] !

En Dobrogea on avait réussi, du reste, par l'envoi, demandé avec insistance, d'une division allemande, accompagnée d'aviation. On attend cependant le gros canon. Le commandement sur le Danube appartient au général Vosch. Mais les chemins de fer bulgares sont „misérables". Les généraux bulgares se montrent „timides".

Mackensen s'embrouille. Il voit dans Adam-Klissi, nom turc pour le Tropaeum Trajani, un... Kirkilissé. Il s'imagine que les Allemands ont bâti le grand pont sur le Danube, dû à l'ingénieur roumain Saligny et à la compagnie française Five-Lille [2].

Ici se place l'invasion des troupes du général Averescu à Flămânda-Riachovo. Un grand projet qui devait, avec le concours des forces de la Dobrogea, et de celles qui étaient restés du côté de Varna, tourner les Bulgares commandés par les Allemands et leur faire abandonner la Dobrogea. Les Roumains, sans aviation et très mal servis par leur flottille, purent passer en masse le Danube et la grande offensive se dessinait. Elle avait toutes les chances de réussir si les troupes n'avaient pas été rappelées par la malchance de Transylvanie. Comme nous l'avons dit, les Allemands de Falkenhayn, et pas les suppôts de Mackensen, avaient décidé.

L'esprit clair de ce commandant optimiste s'obscurcit. Dans son rapport final (p. 291 et suiv.) il parle de seize bataillons roumains, — il n'y en avait que douze —, d'un pont détruit et des restes (*Trümmer*) de „l'aventure". Or, comme on le verra par les déclarations du général Văitoianu, qui avait conduit l'action, les troupes roumaines, qui n'avaient eu que quelques engagements avec des maigres détachements bulgares, purent revenir intactes sur ce pont même que les Austro-Hongrois auraient détruit. On n'avait, du reste, qu'à recourir, à l'exposé, déjà ancien, si précis, du général Averescu lui-même.

On entend cependant, en octobre, les doléances du commandement en chef. Turtucaia et Silistrie n'ont été conquises que „par surprise". Il n'en est plus ainsi maintenant dans cette Do-

[1] P. 288.
[2] P. 291.

www.dacoromanica.ro

brogea, encore si bien défendue. Les renforts sont insuffisants et arrivent avec de grands retards. „Et avec cela des Bulgares et des Turcs ! Heureux les généraux qui n'ont à conduire que des troupes allemandes !" Enfin, encore une division allemande et la grosse artillerie. „Bulgares et Turcs ne font que demander des *Guermanskis*. Ils veulent voir partout les soldats allemands. Mais je ne peux pas intercaler partout des unités allemandes [1]."

Mackensen surveillera dans la bataille du 19 au 22 octobre, de Topraïsar à Cobadine, lui-même le général bulgare Kantardchiev, qu'on vient de lui envoyer. Un cri de triomphe accompagne une victoire dont le prix n'est pas noté. Dans ce délire de joie, le maréchal croit voir à Constanţa des minarets qui n'existent pas [2]. „Et cette disposition victorieuse le soir même de la naissance de Sa Majesté l'Impératrice !" Il voit déjà Bucarest conquise. S'il avait pu passer sur le pont de Cernavoda ! L'optimisme, presque enfantin, est déjà revenu.

Le maréchal laisse aux Bulgares, qui croient déjà voir Tulcea, un tuteur allemand ; mais l'avance est définitivement arrêtée. Revenu à Trnovo, il est invité par Falkenhayn à une collaboration que Mackensen n'aurait guère désirée. Car il prépare une nouvelle „surprise" [3].

Le Danube sera passé d'abord par des Allemands ; suivra une division de cavalerie mêlée, l'artillerie allemande, une division purement bulgare et une division des nouveaux élèves turcs. Mais les Bulgares, attaqués par Sarrail en Macédoine, où ils ont perdu Monastir, n'ont plus le même élan que dans la Dobrogea. Il y en a qui ne veulent pas passer le fleuve ; ils craignent l'eau, dit Mackensen, parce qu'ils sont une race de montagne. Les Turcs „suscitent des doutes" : les armes qu'on leur a données valent mieux que les soldats ; s'ils pouvaient seulement s'en servir ! Les officiers manquent, et tout l'attirail de la guerre [4]. L'artillerie commune est soumise au général Behrendt. Mais l'„optimisme" reste... Du quartier-général on lui fait savoir pourtant que son action est une „chose secondaire"... Il désire lui-même que Falkenhayn, le facteur décisif, l'aide...

---

[1] P. 293.
[2] P. 294.
[3] P. 297.
[4] P. 298.

www.dacoromanica.ro

Or, le passage du Danube réussit. Le maréchal oublie de dire que le fleuve n'avait pas été défendu... Tout de même, la „Wasserscheu" des Bulgares a disparu [1].

On s'étonne de voir expédiée dans quelques lignes la bataille de Comana, livrée pour l'honneur des armes roumaines. Foerster dit seulement qu'il y eut „une violente résistance", „des combats difficiles, riches en pertes" et que le raid de Goltz vers le Nord finit par une retraite. Les lettres et les rapports de Mackensen lui-même se taisent [2].

Le commandant en chef eut la satisfaction de se voir donner la neuvième armée. Il craint la résistance de la forteresse de Bucarest, depuis longtemps abandonnée, et ce concours des Russes qui fit défaut. Il trouve que l'élément allemand, malgré ce que vient de lui donner Falkenhayn, est insuffisant. Ses alliés sont „surtout des troupes de seconde ligne". Il est gêné par les ordres contraires du quartier-général.

Les soucis s'accumulent. Ce sont maintenant les Roumains qui lui ménagent des surprises. Le récit parle de menaces de retraite, de nouveaux „combats difficiles, riches en pertes", de „paniques" turques vaincues. Ce n'est guère la marche triomphale qu'il aurait désirée. La onzième division bavaroise, arrêtée par le quartier-général, lui manque. Le conflit avec Falkenhayn est de plus en plus grave...

Mackensen voit déjà une attaque de l'ennemi supérieur en nombre et il est sûr que Bulgares et Turcs cèderont : il ne faut pas même penser à leur résistance [3]. Et néanmoins il n'y a plus la „Wasserscheu"...

Aux cris désespérés du maréchal, Falkenhayn cède enfin : on lui envoie les troupes de Schmettow et de Kühne. Mais en même temps il réclame pour lui le commandement général !

Mackensen a cependant la chance de connaître par un officier prisonnier [4] le plan de l'offensive roumaine [5]. Nous l'avions su pendant la guerre par la révélation d'un correspondant de guerre hollandais. „Un grand danger" est ainsi évité. Le 2 dé-

[1] P. 300.
[2] P. 302.
[3] P. 305.
[4] Il y en aurait eu deux pris dans leur automobile, d'après Falkenhayn.
[5] P. 307.

www.dacoromanica.ro

cembre on avait craint le pire. A peine les Bavarois purent-ils rétablir la situation à Epureşti et Ghimpaţi. Il avait fallu sauver la 217-e division allemande. Le soir du 2 décembre on peut enfin respirer. Mais une forte résistance se prolongea le jour suivant. Ceci sans le concours des Russes. „Partout il n'y eut que des Roumains."

On aurait pu s'épargner le ridicule du chapitre „Prise de Bucarest". Personne n'avait pensé à défendre ces fortifications datant de 1880... Mackensen n'oublie pas de remarquer que la „conquête" fut faite le jour anniversaire de sa naissance... „Son coeur exulte" en ne rencontrant pas de résistance [1]. Celui qui craignait le „Janhangel" des habitants sans armes est charmé de voir comment est organisée la police des rues. Mieux qu'à Berlin... Et il y a des sujets des Centraux, des Juifs qui acclament: „Hurras und deutsche Zurufe". „Deutsche Rufe klingen vermehrt an unser Ohr." Ces gens se sont nourris et enrichis dans ce pays enfin écrasé. „Des fleurs... N'est-ce pas un rêve?" Non, c'est tout simplement une explosion de naïveté. Un colonel juif et un professeur d'histoire de l'art, MM. Brociner et Tzigara-Samurcaş, sont là pour faire les honneurs du Palais, prétendant en avoir la mission.

Jamais triomphe militaire n'a été autant célébré! Quel brillant „Husarenstreich"!

Le pillage commence: il durera deux ans. Tout sera pris par la plus précise des administrations. Le glorieux général s'en occupe. Mais il a à faire aussi avec les passe-droits que se permet le quartier-général.

Les opérations suivantes, qui n'amenèrent pas ce qui pouvait être la fin de cette campagne: la destruction d'une armée qui put se refaire pendant un dur hiver, sont à peine touchées. Mackensen n'y a pas de participation personnelle. Le rôle des Bulgaro-Turcs diminue rapidement. Cette fois, les Russes aussi donnent. „L'arbre de Noël", soupire le maréchal, ne peut pas être célébré [2]. La veille du Nouvel An les soucis l'empêchent de dormir. La guerre continuera. L'offensive allemande s'était arrêtée. Mais une nouvelle distinction de l'empereur survient:

---

[1] P. 310.
[2] P. 318.

www.dacoromanica.ro

„Quelle surprise! Quelle dépêche riche de contenu, splendide! Je suis comblé... J'essaierai de trouver des mots de remerciement... Ce sera la première chose et puis un ordre-du-jour aux troupes"...

Nous ne nous arrêterons pas au chapitre „l'administration", c'est-à-dire l'exploitation de la Roumanie, ni aux conversations avec des hommes politiques, comme Carp, Marghiloman, Lupu Costachi, dont l'attitude, contraire aux intérêts du pays et à la dignité nationale, a été depuis longtemps châtiée par l'histoire, et avec des méprisables flatteurs du maître. Le dictateur militaire doit dominer aussi des prétentions venant du „manque de culture" de ses amis les Bulgares.

Ce qui nous intéresse plus que les négociations pour la „paix" de Bucarest c'est le nouvel „optimisme" qui détermine, en août 1917, l'attaque sur le Séreth, à Mărășești. Le maréchal est encore une fois sûr de son affaire. „Tout est bien pensé et bien prévu." L'ennemi n'en sait rien. Encore une „surprise"! Les Austro-Hongrois eux-même sont à la hauteur de leur mission [1].

Il est étonné d'avoir devant lui de bonnes troupes roumaines, qui se seraient refaites aussi avec le concours des Anglais (!). Passant sous silence la grande victoire d'Averescu à Mărăști, il taxe sa propre défaite à Mărășești de progrès sous le point de vue des kilomètres et prétend avoir gagné, sur des troupes où il ne sépare pas les Russes en pleine déliquescence et les Roumains acharnés à se défendre, „15.000 prisonniers, 29 canons, 118 mitrailleuses". Et il ajoute que ce sont encore ses ennemis du quartier-général, plus préoccupés du front baltique, qui l'ont empêché, eux seuls!, de poursuivre sa marche triomphale [2].

Il pousse même la naïveté jusqu'à croire que „la Roumanie se séparerait de la Russie" et qu'il aura ainsi la mission d'une *Neuordnung* dans le pays [3]. Il eut au moins la satisfaction d'accueillir en pays conquis son seigneur et maître [4].

Sur tout ce qui se passe dans la capitale de la retraite roumaine, à Jassy, il n'a aucune idée précise. Il n'y voit que le chaos dominé par la „clique". Il est plus près de la vérité en

[1] P. 335.
[2] Pp. 336-7.
[3] P. 337.
[4] Pp. 340-1.

www.dacoromanica.ro

présentant la guerre permanente entre les prétentions austro-hongroises, bulgares et turques et les intérêts des Allemands et la différence entre soldats et diplomates de sa propre nation, tellement grande qu'ils paraissent n'appartenir pas à la même race[1].

D'un ton profondément offensé, Mackensen racontera ensuite la nécessité de quitter le théâtre de ses exploits[2], pour goûter de l'internement par un ridicule gouvernement ententiste de la Hongrie qui cherche ainsi à se sauver du naufrage.

Notes du général Văitoianu sur l'action de Flămânda.

Du rapport no. 319, fait le 5 septembre 1916 par le commandement du groupe des armées du Sud au Grand Quartier Général, on peut constater que:

„Pour mettre fin à l'offensive bulgare en Dobrogea, une coopération active du III-e corps d'armée et de l'armée de Dobrogea est nécessaire.

...L'armée de Dobrogea cherchera à fixer l'adversaire de front, le III-e corps d'armée à tomber sur l'arrière de l'adversaire, passant le Danube dans le secteur Oltenița-Giurgiu.

...Le III-e corps d'armée concentrera ses forces sur l'axe Comana-Prundu-Belu et, dès que ses préparatifs seront terminés, passera le Danube avec toutes ses forces opératrices, en ayant pour objectif général Dobrici."

Afin de préparer le passage du Danube par la III-e armée, en vue de l'acceptation de la manoeuvre projetée, on a décidé de convoquer une commission, sous la présidence du général Văitoianu, commandant de la 10-e division, ayant pour mission d'étudier, de proposer et de parfaire tous les travaux préliminaires demandés par cette opération.

Le 16 septembre 1916, les travaux étaient terminés de telle façon que le passage du Danube puisse être effectué.

Le 17 septembre, dans l'après-midi, les commandements en

---

[1] P. 350.
[2] P. 362-3.

www.dacoromanica.ro

sous-ordre sont mis au courant des dernières mesures prises en vue de l'exécution, et on fixe l'heure du début des opérations.

Devant nous se trouvait le „groupe de la défense fluviale", sous le commandement du général Nazlimof, avec 18 bataillons et 10 batteries.

On constate, d'après les écrits du général Tochef et même de Mackensen, que le secret des opérations avait été gardé et que le passage du Danube a été une surprise pour le commandement bulgaro-allemand.

La 10-e division, commandée par le général Văitoianu, a eu pour mission de passer le Danube la première, au cours de la journée du 18 septembre.

Le 18 septembre au soir, tous les points dont l'occupation avait été décidée ont été nettoyés des adversaires, qui se sont retirés dans les directions Sud et Est.

Pendant la concentration des troupes au pont, en vue du passage, nous avons beaucoup souffert de l'absence de forces aéronautiques.

Notre aviation, je peux le dire sans exagération, a pu être considérée comme inexistante.

Une tempête terrible a rompu le pont à quelques endroits, retardant le passage des troupes de la 21-e division d'Infanterie.

Malgré cela, le premier jour, la zône dont l'occupation avait été ordonnée pour la constitution d'une tête de pont, a été conquise et les troupes fixées sur les positions.

L'ennemi a très faiblement réagi, se retirant de toutes parts.

J'affirme catégoriquement que les pertes en hommes ont été à peu près nulles, à part un nombre restreint de blessés.

Le 19 septembre, on donne l'ordre d'opérations no. 7, par lequel la 10-e division d'infanterie (général Văitoianu) ne gardera sur la rive droite du Danube que les forces nécessaires pour occuper et défendre solidement la tête de pont Riahovo-Babodo.

Le restant des forces passera sur la rive gauche.

www.dacoromanica.ro

La 21-e division suspendra ses opérations de passage sur la rive droite.

Le 20 septembre dans l'après-midi, à la suite de l'ordre du G. Q. G. no. 1453, par lequel on renonce au passage du Danube, les troupes commencent leur retraite sur la rive gauche du fleuve.

Vers la fin des opérations de retraite, l'arrière-garde, attaquée par les troupes ennemies d'infanterie et de mitrailleuses, est obligée de laisser sur la rive droite les voitures du train de bataille du 20-e régiment d'Infanterie, qui avaient protégé la retraite des autres troupes.

Nous n'avons pas laissé de prisonniers sur la rive droite ; les pertes ont même été inférieures au minimum.

Nous ne nous sommes pas repliés, forcés par l'ennemi à la suite d'une lutte.

La retraite a été une surprise pour l'ennemi, tout comme le passage sur le territoire bulgare.

Cette retraite a été effectuée d'ordre supérieur. La situation tragique sur le front Nord l'a provoquée.

Si le Danube avait été passé huit ou dix jours auparavant, la manoeuvre aurait été couronnée d'un plein succès et se serait terminée par un désastre évident des troupes ennemies de Dobrogea.

Non pas le passage, mais la retraite n'a pas été comprise par Ludendorf et a sauvé Mackensen.

Le Général Tochef, commandant du III-e corps d'armée bulgare, écrit entre autres dans son ouvrage, et à juste titre, ce qui suit :

„...Ainsi se sont terminées les opérations de passage du Danube, qui ont produit au début un grand trouble dans notre pays et ont créé d'extraordinaires inquiétudes aux quartiers de Mackensen et du III-e corps d'armée bulgare...

...Je crois qu'il est extrêmement dangereux d'apprendre, lorsqu'on combat sur un front, que l'ennemi se présente dans le dos...".

Telle est la vérité sur l'action de Flămânda. Mackensen n'est pas sincère dans l'exposé de son ouvrage.

BIBLIOTECA ACADEMIEI
www.dacoromanica.ro

Imprimerie
„Datina Românească"
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)

www.dacoromanica.ro